

Mars 2016 N° 69

Editorial

Insouciance quand tu nous quittes

La sécurité est un luxe. Pendant longtemps on a pensé que c'était un droit acquis qui allait de soi. Et ce jusqu'à récemment. Jusqu'à ce que des événements tragiques viennent toucher nos pays voisins, fauchant des personnes qui auraient pu être nous, ou nos proches, en visite à Paris. Jusqu'à ce que des concitoyens, personnages publics valaisans, soient assassinés au Burkina Faso.

On se sentait tranquille, en sécurité chez nous, en Suisse, au milieu de l'Europe. Avec un toit garanti, un travail assuré, une famille solide, des trains à l'heure, des journées de 24 heures. Engoncés dans notre bien-être égoïste, on en venait à oublier ce qui dérangeait notre confort: les guerres, la pauvreté, la violence c'était là-bas, loin de chez nous, et on cachait pudiquement sous le tapis nos problèmes, et derrière un filet social usé nos chômeurs et autres parias. On oubliait l'aridité socio-économique… Et la violence de certains discours politiques.

Abrités derrière un mythe qui se ratatine dans un temps où les Etats-nations s'affaiblissent: on ne risque rien, nous sommes neutres; abrités derrière une certitude: si on se comporte en bon élève rien ne pourra nous arriver. Quels naïfs! Cela ne fonctionne plus comme ça. Les acteurs en jeu se multiplient, les rapports se complexifient, la photo du contexte général dans lequel nous nous insérons est toujours plus floue. Il n'a jamais été aussi facile de communiquer et pourtant le dialogue est toujours plus difficile… Le monde est dangereux. L'insécurité engendre la peur et la peur est mauvaise conseillère.

Dans bien des endroits sur la planète, les gens ont appris à vivre avec ce sentiment d'insécurité ou plutôt à vivre malgré lui. Dans les pays où nous intervenons, nos partenaires luttent contre la violence au quotidien. La sécurité est un luxe qui se mérite; la sécurité passe par la redistribution, l'attention aux plus vulnérables, l'organisation d'espaces de rencontre et l'élimination du sentiment d'injustice. Au niveau micro comme au niveau macro.

B. Faidutti Lueber

Sommaire

Rwanda

La réconciliation nationale au Rwanda

Andrea Gennai effectue son service civil au sein d'UMUSEKE, une ONG rwandaise qui favorise une culture de dialogue entre le jeunes.

En juillet 1994, le Front patriotique rwandais (FPR) arrive au pouvoir dans un pays ravagé par un génocide. Il est alors temps pour le «pays des milles collines» de se reconstruire. Le nouveau régime lance un vaste projet de réconciliation nationale.
Il doit permettre de forger une identité rwandaise unifiée en niant l'existence ethnique. La difficulté majeure réside alors dans la mise en œuvre de l'exigence de justice et de l'impératif d'une coexistence sociale. Les autorités décident de mettre sur pied un système judiciaire adapté au caractère extraordinaire de la situation. Une loi de mars 2001 institue les juridictions dénommées «gacaca»[1]. Il s'agit de tribunaux

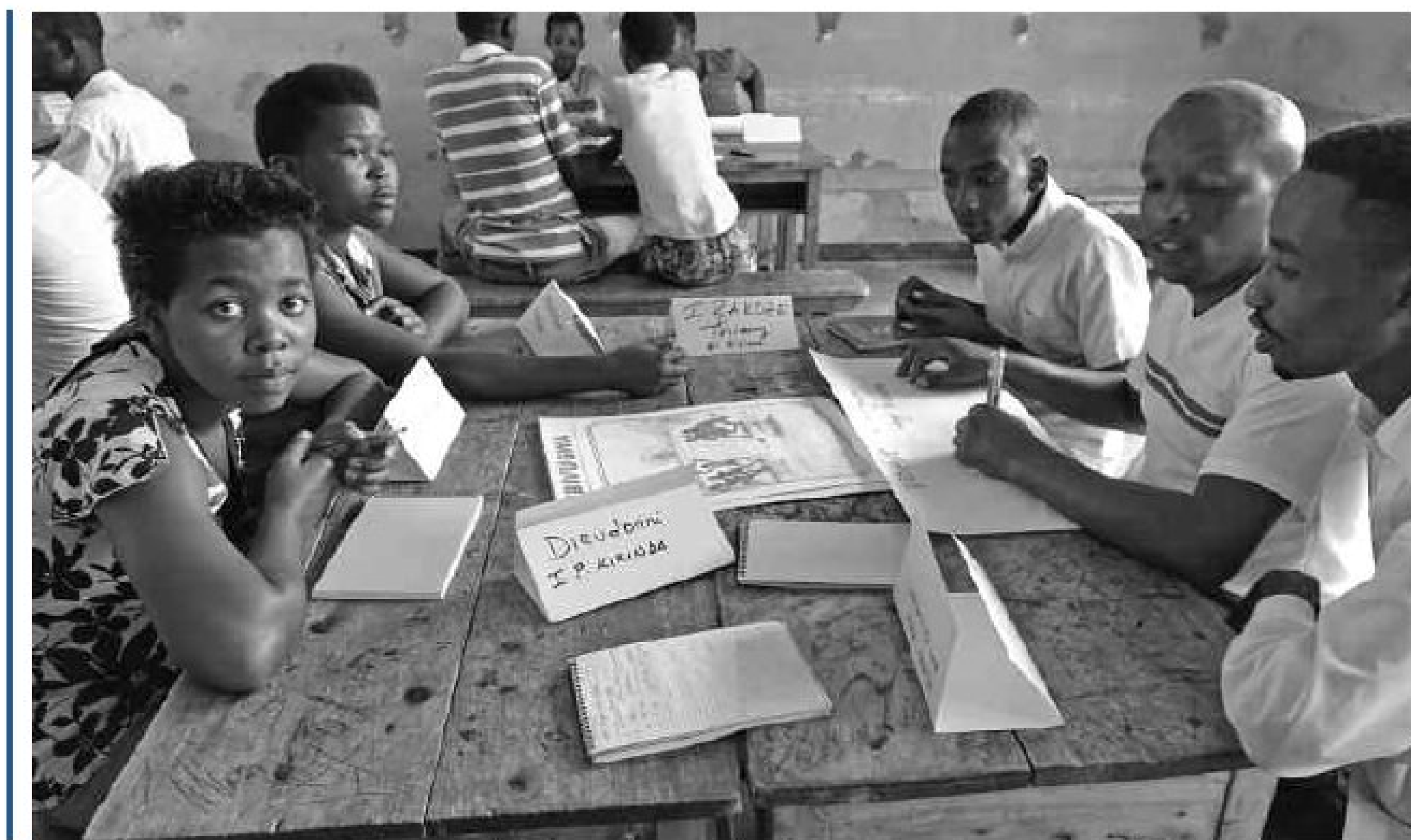


Photo: A. Gennai

1 En kinyarwanda le terme de «gacaca» signifie «sur l'herbe.»



Photo: A. Gennai

participatifs auparavant dédiés uniquement au droit civil. Ils sont dorénavant dévolus aux crimes pénaux pour faire face à l'impossibilité des tribunaux conventionnels de juger toutes les affaires liées au génocide[2]. Leur principal objectif est de mettre la fonction judicaire au service de la réconciliation nationale puisque les «gacaca» doivent en théorie permettre une vie pacifique entre victimes et génocidaires. Après plus de dix ans d'activités, les «gacaca» ont fermé leurs portes durant l'été 2014. Le long chemin de la réconciliation nationale n'est pas pour autant terminé. Au-delà de l'aspect juridique, la société civile s'est aussi saisie de la question. Les associations se multiplient pour favoriser une identité rwandaise et un vivre ensemble. L'une d'elle, UMUSEKE[3], m'accueille pendant six mois dans le cadre de mon service civil.

Urukundo, Ubunyanzi,
n'ubudacogora biganisha k'ubumuntu
Amour, Citoyenneté,
Persévérance pour devenir un Homme
(Devise de l'association Umuseke)

Créée en 2000, UMUSEKE est une association d'éducation à la paix. Derrière cette organisation se cache la prise de conscience de la nécessité de la paix comme facteur de développement durable. L'objectif d'UMUSEKE est simple: il s'agit de construire un monde sans discrimination dans lequel chacun peut trouver sa place. Pour ce faire, l'association élabore des outils pédagogiques qui, à l'aide d'images, déconstruisent préjugés et autres idées reçues en lien avec la vie de tous les jours. Le but est de permettre de se connaître mais surtout de connaître les autres avec nos ressemblances et nos différences. UMUSEKE aspire à diffuser son matériel éducatif au sein des écoles et des centres de jeunes du pays mais également à travers toute la région des Grands Lacs. Elle offre ainsi des formations aux enseignants à l'utilisation des programmes mais également un suivi régulier pour soutenir de la meilleure façon possible les bénéficiaires. Elle favorise également l'échange entre différentes écoles pour que les jeunes puissent discuter entre eux de la paix et devenir des acteurs majeurs d'un Rwanda paisible.

Igiti kigororwa kikiri gito
On ne redresse l'arbre que quand il est jeune
(Proverbe rwandais)

À l'heure actuelle, il est cependant naïf de croire que tout le monde s'aime au Rwanda. La justice ne peut pas être l'unique vecteur de la réconciliation. Elle a besoin d'être accompagnée par une éducation à la paix globale. L'action à vocation pacifiste et universelle d'UMUSEKE permet justement de dépasser les clivages ethniques. Il ne s'agit plus de déconstruire les préjugés sur les Hutus et les Tutsis mais bien d'une mise en commun de valeurs au-delà des différences. Cela est en train de porter ses fruits. Durant mon séjour, j'ai eu le plaisir de rencontrer une multitude d'associations, différents groupes de paix et de nombreux enseignants et étudiants ayant bénéficié du travail d'UMUSEKE. Nos longues discussions incitent à l'optimisme. Il en ressort une volonté commune de se tourner vers l'avenir. Le chemin reste toutefois encore long pour que les blessures se referment totalement. La fermeture récente des «gacaca» contribue certes à tourner la page du génocide, mais rien ne pourra être définitif sans le soutien de la société civile. Il est alors impératif que les associations comme UMUSEKE puissent continuer à travailler. Ces dernières n'ont certes pas semé les graines de la réconciliation nationale mais elles contribuent grandement à l'unité de la nation rwandaise et au climat paisible qui règne actuellement sur le pays des milles collines.

Aujourd'hui, la nation rwandaise est entièrement tournée vers 2017, date de la prochaine élection présidentielle. Cette échéance est particulièrement importante car le président actuel, Paul Kagame, n'était jusqu'à récemment pas autorisé à se représenter. Il a, en effet, été élu deux fois à la tête du pays (2003 et 2010), soit le nombre maximum de mandats présidentiels fixé par l'article 101 de la Constitution. La question d'un changement constitutionnel s'est alors posée. La première étape vers une Constitution révisée s'est déroulée en juillet dernier. Lors d'une séance plénière, le parlement s'est largement prononcé en faveur de la réforme. La population a également été mise à contribution lors d'un référendum organisé le vendredi 18 décembre 2015. Les électeurs rwandais ont massivement (98,4%) soutenu la réforme constitutionnelle autorisant la prorogation des mandats du président. Paul Kagame peut ainsi espérer diriger le pays jusqu'en 2034[4]. Enfin, ce qui était perçu comme un secret de Polichinelle est récemment devenu officiel. L'actuel homme fort du pays des mille collines a officiellement annoncé sa candidature lors des traditionnels vœux de bonne année. Son discours a été sévèrement critiqué par les partenaires internationaux, Etats-Unis en tête. Certes, la modification de la Constitution dans son ensemble ne paraît pas être un exemple de processus démocratique mais malgré cela, Paul Kagame possède une légitimité que certainement aucun autre dirigeant sur le continent ne peut se targuer d'avoir.

Andrea Gennai

2 Environ deux millions selon les chiffres du gouvernement rwandais.
3 En kinyarwanda le terme d'«umuseke» signifie «aurore» pour l'espérance d'un jour nouveau qui se lève.
4 Il s'agit enfaite d'un mandat de sept ans transitoire et de deux quinquennats

Goma, RDC

Femmes «gagne-petit» en RDC

Solange Kanyamagana Gasanganirwa, volontaire locale d'Eirene Suisse à Goma est chargée du programme genre à Pole Institute. Elle explique ci-dessous les défis auxquels sont confrontées les femmes congolaises au niveau de la société mais également dans le cercle plus restreint de la famille. Solange est interviewée par Léa qui effectue un stage en communication auprès de Pole.





Photos: L. Barbezat

En tant que chargée du programme genre, quelles sont, à votre avis, les problématiques principales auxquelles doivent faire face les femmes de la région?

Les problématiques qui s'imposent à elles sont de plusieurs ordres. Elles doivent d'abord faire face à la culture qui les relègue au second plan, dominées par l'homme et même chosifiées. Cette situation se répercute implicitement sur les autres domaines de la vie, tels que la politique et l'économie. En politique, les femmes de la région, et de la RDC plus généralement, n'ont que peu, pour ne pas dire pas, de pouvoir. Et cela que ce soit dans la famille, dans la société ou dans les institutions de prise de décisions: leur représentation dans ces instances n'a jamais atteint les 10%. Leur place est à la cuisine. Malgré l'avancée des textes de loi, l'écart entre la pratique et les écrits reste énorme. Le pouvoir demeure encore presque entièrement entre les mains des hommes. Dans le domaine économique, les femmes sont les plus touchées par la pauvreté parce qu'elles n'accèdent pas aux ressources. Pourtant, dans le contexte actuel de manque d'emploi et de crise due aux guerres à répétition, elles subviennent économiquement à leur famille, un rôle traditionnellement réservé aux hommes. Cela signifie que ce sont elles qui, dans de nombreux cas, assurent la survie de leur famille grâce à leurs maigres moyens.

Vous dîtes que les femmes ont du mal à accéder aux ressources, à quoi cela est-il dû?

Les femmes partent dans la vie sur des bases discriminatoires par rapport aux hommes. Culturellement, par exemple, une femme ne possède pas de terre. De même, cela ne fait pas longtemps que la loi sur l'autorisation maritale a été abrogée. Jusqu'en 2014, une femme ne pouvait être engagée ou ouvrir un compte bancaire sans l'autorisation écrite de son mari. La maternité, surtout les naissances nombreuses, et un partage inéquitable des tâches entre l'homme et la femme limitent également les chances de cette dernière d'accéder aux ressources. De ce point de vue, les femmes «gagne-petit» sont particulièrement vulnérables.

Qui sont ces femmes «gagne-petit»?

Ce sont des femmes qui vendent des petits articles, surtout agricoles, au bord des rues de la ville de Goma. Elles doivent subvenir aux besoins de leur famille, leur mari étant souvent









Photos: L. Barbezat

sans emploi ou peu rémunéré. Ces femmes se nomment elles-mêmes «wenyipatondogo» en swahili, leur langue commune. Cela se traduit en français par «gagne-petit». Elles ont un capital variant entre 0 et 50$, la majorité d'entre-elles disposant d'un capital de 0 à 20$. Oubliées de tous, marginalisées, elles sont pourtant les piliers de leur famille et de la société et cela n'est pas toujours accepté.

En quoi le fait qu'elles travaillent représente-il un enjeu?
Leur travail répond à un impératif de survie mais beaucoup sont victimes de violences, et notamment de la part de leur mari, quand elles rentrent le soir. Cette violence exprime la jalousie de ceux-ci - elles sont soupçonnées de fréquenter d'autres hommes à l'extérieur de chez elles - leur peur de leur nouvelle autonomie de la femme, car elle signifie une perte de contrôle de l'époux. Cela se traduit souvent par des violences morales, parfois physiques. Travailler est donc un enjeu, car cela participe à leur épanouissement malgré les difficultés ainsi créées. Le fait de sortir de la maison est en soi très important puisque les femmes «gagne petit» acquièrent ainsi, petit à petit, leur autonomie économique et sociale. Produire des moyens de subsistance, aussi minimes soient-ils, leur permet de satisfaire certains de leurs besoins sans devoir tout attendre de leur mari. La culture de la dépendance à l'homme, qui culturellement est pourvoyeur, disparait au fur et à mesure.

Que fait Pole Institute à ce sujet?
Pole Institute accompagne les femmes «gagne-petit» dans leur quête d'autonomie par l'augmentation de revenus. Il joue un rôle de catalyseur favorisant l'exercice du leadership chez cette catégorie de femmes. Dans son nouveau projet, Pole Institute veut encourager la communication au sein de la famille, notamment par l'instauration d'un dialogue au sein des couples et favoriser le développement par la planification familiale.

A ce jour, ce projet a-t-il porté ses fruits?
Oui, dans le sens où les femmes qui ont été accompagnées ces dernières années ont gagné en dignité: elles parlent aux personnes d'autres classes sociales sans crainte, sans aucun complexe. Elles, qui au départ étaient pessimistes, croient en l'avenir. Elles ont également pu constituer un capital d'affaire qui leur a permis de sortir de la dépendance d'autres femmes plus nanties tout en améliorant les conditions de vie de leur famille. Certaines ont pu abandonner la vente dans la rue pour vendre dans des lieux plus sûrs. De plus, on constate une certaine fierté chez ces femmes à prendre en charge la scolarité de leurs enfants et à participer aux côtés de leur mari à la réalisation d'un grand projet, tel que la construction d'une maison, l'achat d'une parcelle ou de gros bétails. Cela participe à leur épanouissement personnel et familial.

Propos recueillis par
Léa Barbezat

Muralismo à la Biennoise

Fin octobre 2015, Michael Hammond, de Bluefields, Nicaragua, a passé une semaine avec les élèves d'une classe de l'année de préparation au choix professionnel à Bienne. Leur école avait mis à la disposition de ce projet de "Muralismo" deux grandes surfaces d'un mur de sa mensa. Voici quelques réflexions de chacune et chacun des participant-e-s recueillies suite à cette magnifique aventure.

Sibel: On a commencé un projet de Muralismo pour peindre les toiles pour la cafeteria. Tout d'abord, le lundi on a montré les dessins qu'on avait faits une semaine avant; il y avait deux sujets "le paysage" et "les cartoons". Les autres avec les cartoons, ils avaient dessiné des super nanas, Bob l'éponge, le lapin, les



J. Walliser

Gumball et le Taekwondo. Moi, j'étais dans le thème du paysage. J'ai dû dessiner le volcan, les montagnes, les palmiers et le bateau. Après avoir dessiné sur les toiles l'image avec de la craie, mardi on a commencé à peindre. Quand j'ai eu fini mon travail je suis allé aider Lendita et Jesica. Pour aider Lendita, je suis montée sur une échelle pour peindre parce que son image était très haute. Après avoir fini de peindre, en descendant de l'échelle, je n'ai pas fait très attention où je mettais les pieds et j'ai mis mon pied dans un pot de peinture.
Merci beaucoup à Monsieur Michael Hammond pour cette bonne semaine, j'ai appris plein de choses par rapport à la peinture.

Sacha: Nous avons débuté notre semaine avec Michael Hammond, par dessiner des brouillons, ensuite nous avons regroupé tous nos dessins pour deux tableaux distincts. Le 2e jour, nous devions quadriller les tableaux avec de la craie bleue sur une fine corde pour pouvoir dessiner par-dessus. Car chaque élève, avait une feuille du dessin avec le quadrillage qui permettait de mieux se situer sur le grand tableau. Lorsque nous avons commencé de peindre, c'était assez excitant mais en même temps on avait l'impression que cela ne donnerait rien. Comme petite anecdote quelqu'un a fait tomber de la peinture sur le sol et on s'est amusé à nettoyer à quatre pattes avec les professeurs. Mais au final le projet a été abouti avec grand succès car tout le monde a fait son travail et l'a bien fait ! Cela aura été une expérience très intéressante et j'ai pris beaucoup de plaisir à faire ce projet en plus, il restera une trace de la classe apsp1 durant un bon moment.

Jeffrey: J'ai eu énormément de plaisir à rencontrer un autre Garifuna, parce que comme j'ai quitté mon pays à mes trois mois, j'en ai jamais rencontré auparavant. J'ai redécouvert la peinture sous une autre forme, je préfère la peinture sous cette forme-là: nous devions choisir des thèmes qui nous intéressaient chacun. Deux principaux thèmes sont ressortis, un tableau peint avec des cartoons, des personnages et des écritures; c'est le tableau le plus fantaisiste des deux. L'autre est forcément plus réaliste, il contient les montagnes suisses, un village des caraïbes, une plage de sable fin, et des arbres. Personnellement, je trouve que celui-là est bien plus réussi. Mon rôle était de traduire en Espagnol-Français, et de peindre la bordure du tableau, pour ensuite repeindre par-dessus en écrivant "bon appétit", "bonjour" et toutes sortes de mots avec l'aide de ma camarade. Pour elle et moi, c'était facile au niveau des consignes dictées par Michael; comme nous sommes d'origine latine tout comme lui et que nous parlons espagnol, c'était facile de se comprendre.
Je trouve que c'est très constructif de faire venir des gens du "Sud" pour nous faire découvrir des nouvelles choses, nous dévoiler le vrai côté de la vie. J'ai trouvé très sympathique que Michael se soit ouvert à nous, qu'il nous raconte ses histoires vécues, les jeunes qu'il connait et à quoi ils sont confrontés dans la vie de tous les jours (drogues, criminalité, etc...) Moi qui suis originaire d'Amérique Latine, je connais bien les problèmes auxquels ils sont confrontés et je trouve ça génial qu'il essaye de les remettre dans le droit chemin en leurs faisant faire des activités artistiques pour les permettre de "s'évader", et de penser à autre choses tout en s'amusant.

Shirley: C'était génial, il y avait une bonne ambiance et ce qui était encore plus cool, c'est qu'on pouvait écouter de la musique avec nos écouteurs et nos téléphones. Michael était un adulte ado, il se comportait comme nous, parfois même il dansait avec nous, il rigolait avec nous, il nous mettait à l'aise; sa joie de vivre est contagieuse et c'est magnifique.

?: Nous avons dû certaines fois ranger seul le matériel. Apparemment les gens aiment peindre mais n'aiment pas ranger.

?: On a "un peu beaucoup" galéré au début, mais on a fini par s'habituer ensuite, nous avons peint, rigolé et pris beaucoup de plaisir à faire ça…

Lendita: Nous avions un temps limité; tout finir en cinq jours! C'était assez court et stressant à la fois. J'ai beaucoup aimé parce que ça nous a permis de faire autre chose que ce qu'on fait d'habitude à l'école. On


Photos: J. Walliser





s'est donné beaucoup de peine pour rendre un magnifique travail, même si des fois nous n'étions pas très sérieux, en nous mettant de la peinture les uns sur les autres. Il y a eu des moments où j'ai trop rigolé…

Jesica: Durant la semaine nous avons appris à travailler en groupe, je trouve que cette expérience a été très constructive pour toute la classe. J'ai trouvé le résultat final impressionnant.

?: Les tableaux finis nous les avons changés de place. Bien en vue dans la Mensa, nous avons apporté les touches finales. Nous avons ensuite pu déguster un délicieux buffet préparé par notre professeure de cuisine Madame Geiser. J'ai beaucoup aimé ce projet, particulièrement à cause de la bonne ambiance présente. Tout le monde était détendu, même les enseignants semblaient prendre du plaisir. Ce qui, peut-être, les rendait plus tolérants. Nous avons bien entendu surmonté certaines difficultés comme le manque de temps. Je suis personnellement resté une partie de mon après-midi pour aider à avancer.

Eliott: Ce que j'ai eu de très différent des autres, c'est d'avoir pu réaliser l'invitation au vernissage du projet Muralismo. J'ai travaillé sur Photoshop, j'avais déjà les connaissances de base. Ce projet m'as permis de redécouvrir la nouvelle version d'Adobe Photoshop. J'ai dû modifier le document à plusieurs reprises, nous avons fini par trouver le bon design. Heureusement l'invitation a plu à presque tout le monde. Nos fresques sont maintenant accrochées dans la cafétéria et elles sont finies. Je pense que toute la classe peut être fière de son travail et content que le travail soit fini et bien fait.

Massimo: J'ai adoré cette semaine; c'est différent des cours habituels donc ça change un peu. Quand je peignais les fleurs, vu qu'elles étaient toutes en bas de la plaque, je devais être par terre donc j'avais un peu mal aux jambes. Je me levais toujours un instant. Michael était vraiment sympa et toujours très positif; c'était encourageant. Je trouve que d'autres écoles devraient faire le même projet, car il est très intéressant et cela permet d'échanger une expérience avec Michael et les élèves.

Aria: Jeudi, nous avons continué à avancer avec quelques peurs de ne pas réussir à finir. Vendredi nous avons fait toutes les finitions et l'après-midi, il y a eu le vernissage. Durant le vernissage tout le monde était fier de nous.

Schirley: Et puis c'était aussi la dernière fois que nous étions avec Michael. C'était assez triste les adieux. En se disant au revoir on voyait dans ses yeux qu'il était triste qu'on parte et nous aussi nous l'étions car nous avions passé une super semaine en compagnie, et grâce à Michael Hammond.

Karine: Je pense que c'était un projet très intéressant, qui nous a ouvert les yeux sur des jeunes qui ont enfreint la loi pour survivre. On a vu la différence de vie entre eux et nous qui avons le même âge. Ca fait quand même de la peine. On est aussi capable de faire des choses qu'on ne savait pas forcément faire, comme les dessins. Pas tout le monde sait dessiner. J'ai vraiment aimé cette semaine c'était vraiment génial.

Un grand merci:
À Jesica, Lendita, Andris, Sibel, Jeffrey, Sean, Sacha, Léon, Aria, Elliott, Massimo, Karine, Shirley et bien sûr Michael Hammond.
À la direction de l'école, aux services de conciergerie et aux enseignant-e-s qui ont permis, durant une dizaine de jours, de chambouler l'enseignement régulier et permettre ainsi à leurs élèves de vivre durant ces quelques jours une expérience hors du commun…

Jacques Walliser-Dolivo

Départs

Christian Ruch L'IRATAM, fondation haïtienne qui promeut des modèles d'agriculture durable dans le montagne du Nord-Est d'Haïti par le biais de la formation et un appui technique aux agriculteurs, accueille un spécialiste en transition écologique: Christian. Ce dernier doit principalement évaluer les besoins des coopératives soutenues par l'IRATAM pour développer une stratégie de transfert de connaissances, former les collaborateurs de l'IRATAM et appuyer la mise en place des outils de gestion et de suivi.

Kim Mai Wu Politologue, Kim est appelée à renforcer le Service Jésuite aux Migrants - Haïti, une organisation haïtienne de protection des droits des personnes migrantes, et notamment des Haïtiens déportés depuis les pays où ils avaient migré – en particulier la République Dominicaine - à la recherche d'une vie meilleure. Très concrètement, Kim vient renforcer le secteur communication et plaidoyer de l'organisation qui tente de faire en sorte que les Etats haïtiens et dominicains assument leurs responsabilité vis-à-vis de cette population vulnérable.

Juliette Kohler Juliette, anthropologue, part pour deux ans sur la côte atlantique du Nicaragua pour renforcer les capacités de recherche de l'Observatoir des droits humains autonomes de la «Bluefields Indian and Caribbean University» (BICU). Cette entité assure le suivi de la mise en œuvre des droits humains des peuples indigènes et afrodescendants de la côte atlantique du Nicaragua. Elle contribue aussi au développement d'une stratégie d'enseignement non formel de ces droits à la population locale. Juliette part avec son compagnon et leur fille.

Haïti

Insécurité en Haïti

En stage pour 6 mois auprès de 2 organisations haïtiennes de soutien aux enfants en situation de handicap, Letizia parle de son quotidien en période électorale.

Je suis arrivée en Haïti fin août 2015. C'est la première fois que je pars vivre dans un pays ayant un contexte dit «fragile». Je me renseigne auprès d'autres volontaires: «Peut-on marcher dans la rue?», «Bien sûr! Tous les jours je vais au travail à pied» m'a-t-on dit. Au début, je ne me sentais pas à l'aise dans les rues de Port-au-Prince car autant les hommes haïtiens que les femmes haïtiennes faisaient des bisous perdus dès que je passais près d'eux. «Mais tu vas t'habituer» ai-je entendu plusieurs fois. Je n'ai malheureusement pas eu le temps de m'adapter car un mois après, la sécurité suisse a recommandé aux expatriés de ne plus marcher dans la rue, de jour comme de nuit et de ne plus prendre la moto taxi, ni le tap-tap. Que s'est-il passé? Pourquoi un tel changement du jour au lendemain? Rapidement, par le bouche à oreille, nous apprenons qu'une expatriée française et quatorze haïtiens ont été kidnappés. Cela est d'autant plus étrange lorsque j'apprends que je connaissais de vue la française en question. Une semaine après, nous apprenons avec soulagement qu'elle a été relâchée et qu'elle est en bonne santé.

Deuxième tour...

Avec les élections pour le deuxième tour des législatives et pour le premier tour des présidentielles du 25 octobre nous avons senti que le climat changeait: les gens qui marchent dans la rue se retournent fréquemment et les conducteurs scrutent leur rétroviseur pour regarder si personne ne les suit. Ne devient-on pas paranoïaque? Ledit jour, tout le monde reste chez soi… Il est déconseillé de sortir dans la rue, sauf pour voter.

Mais comment va-t-on faire pour aller en courses et pour avoir une vie sociale maintenant que nous ne pouvons plus nous déplacer à pied et en «transport en commun»? Eirene Suisse a pris la mesure de notre situation et nous permet d'avoir un chauffeur. Une semaine… Deux semaines… Et enfin nous trouvons un chauffeur qui a une voiture. Nous revivons! En Haïti, tout est lent et tout prend du temps, surtout les négociations.

Suite aux résultats présidentiels du 5 novembre, une série de manifestations a eu lieu toutes les semaines dans les rues de Port-au-Prince, dans le but de dénoncer une série de fraudes. Suivant le quartier où la manifestation a lieu, les Haïtiens ont peur et préfèrent rester à la maison. Parfois, j'appelle ma directrice pour savoir s'il est conseillé de rester chez soi ou si je peux aller travailler. Une fois seulement, je suis restée à la maison car à la radio ont avait annoncé que la manifestation allait être «dangereuse». Certaines nuits, j'entends des coups de feu. Qu'est-ce? Des balles en caoutchouc? Des bombes lacrymogènes? Un gardien qui a voulu faire peur à un voleur? Des feux d'artifices?

L'effet Noël

Avec Noël qui approchait il fallait être encore plus attentif. En effet, les vols ont augmentés début décembre. Les Haïtiens avaient besoin d'argent pour pouvoir faire des cadeaux de Noël à leurs proches. «Il faut être attentif» m'a-t-on dit. Bref, je me suis tout de même fait voler mon porte-monnaie.

Au détour d'une conversation avec des amis expatriés, nous apprenons que depuis le mois de décembre, le quartier de Pacot, où Camille et moi vivons, est désormais «dans la zone rouge» ce qui signifie que certaines ONG et l'Ambassade Suisse interdisent à leurs employés de s'aventurer dans notre quartier en raison du banditisme élevé. Incroyable! Il y a encore quelques jours, notre quartier avait la réputation d'être sûr... Pourtant, moi, je me sens en sécurité dans mon quartier.

Letizia Di Capua

Haïti

Elections – Eclairage

Camille Chatelain, volontaire auprès du CRESFED, à Port-au-Prince nous raconte le feuilleton des élections présidentielles en Haïti.

Aaaaah la politique! Sujet intarissable en Haïti. Eh oui, les Haïtiennes et les Haïtiens sont friands de politique nationale. Mais là, ça ne s'arrête plus. Jour et nuit, radio, TV, journaux, tags sur les murs, affiches des candidats partout, et même des panneaux lumineux. Le ton n'est plus à la rigolade à la cantine. Non, l'avenir du pays est en jeu, cette fois. Mes collègues rient jaune. Et on sent l'inquiétude, l'incertitude. Que va-t-il se passer?

Le président Martelly – Sweet Micky pour les intimes de cet ancien chanteur populaire – devait céder sa place en février 2016. Jovenel Moïse, son protégé, est arrivé miraculeusement en tête du premier tour des élections. Magouilles, magouilles… Jude Célestin le suit de près. Avec son boys band de candidats à la traîne dans les votes, le G8 crie haut et fort que les résultats ne sont pas le reflet de choix démocratiques. Alors, deuxième tour ou pas deuxième tour? Des élections démocratiques sont-elles vraiment possibles en Haïti?

Photo: C. Chatelain

Et moi, je regarde le show avec du popcorn? Eh bien, non. Depuis mon retour en septembre, l'atmosphère a changé. Tout le monde est à cran. La sécurité suisse recommande de ne plus marcher dans la rue, ni de prendre de transports publics. Il y a plus de vols. Et… des kidnappings. Quinze en un mois. Même une Française! Ça faisait des années qu'aucun étranger ne s'était fait kidnapper. Il faut bien que les candidats financent leur campagne. Des manifestations à tout-va. Des coups de feu quotidiens maintenant. Des balles en caoutchouc? Des bombes lacrymogènes? Des pétards? Quelques morts. Mais, après tout, Haïti est un contexte fragile, me disait-on lors des modules de formation d'Eirene. C'est juste que là, c'est un contexte fragile fragilisé… Ne pas tomber dans la paranoïa. Faire plus attention. Profiter quand même. Du coup, je me replie sur mon quartier de Blancs et je fais des BBQ avec les amis le soir, loin de la foule en colère. Je rêve que je marche dans la rue la nuit. Et j'attends de voir ce qui se passe, avec un pincement au cœur en pensant à mes collègues, à tous les Haïtiens et à toutes les Haïtiennes. Quel avenir pour Haïti?

Sous la pression des manifestants, le deuxième tour des élections tombe. Au grand dam du pouvoir en place et de la communauté internationale, car ça les arrangeait bien quand même toutes ces histoires de fraudes pour continuer leur business tranquillement. Martelly part et le vide présidentiel prend le relais. Un accord conclu à la der avec le parlement?… Disons que les dirigeants là encore font cavaliers seuls se balançant pas mal de la société civile. Et ils n'ont rien trouvé de mieux que d'élire un nouveau président provisoire en cinq jours: Jocelerme Privert, ancien sénateur, Président pour 120 jours, le temps d'organiser les prochaines élections.

Et la violence? Je reçois des whatsap de la Suisse. «Est-ce que tu vas bien? J'ai lu un article qui dit que…». Hein? Heu… les pieds dans le sable, en province, je ne suis au courant de rien. Ce qui se passe dans la capitale reste dans la capitale, et est déformé et amplifié dans les médias étrangers. Oui, il y a eu de l'agitation à la fin du mandat de Michel Martelly, et un homme est tombé sous les pierres. La prudence est de mise, c'est certain. Mais le reste du pays est calme. On n'est pas au bord d'une guerre civile. Tous les efforts doivent pousser dans le sens du dialogue et le peuple haïtien doit lever sa voix pour se faire entendre. Si seulement le parlement pouvait écouter et la communauté internationale se taire…

Camille Chatelain



Eirene Suisse **www.eirenesuisse.ch**
Rue du Valais 9 info@eirenesuisse.ch
1202 Genève Cotisation annuelle: Frs 50.-
Tél: 022 321 85 56 CCP: Eirene Suisse Genève 23-5046-2

Journal adressé aux membres de l'Association Eirene Suisse ainsi que sur abonnement
Abonnement: **Abonnement: Frs 20.- 4 parutions par an**
Abonnement de soutien: Frs 50.-
Rédaction: B. Faidutti Lueber
Ont participé **Textes**: A. Gennai, L. Barbezat, J. Walliser, L. Di Capua, C. Chatelain, B. Faidutti Lueber
Photos: A. Gennai, L. Barbezat, J. Walliser, C. Chatelain
Relecture: S. Rossel
Imprimerie: Rapidoffset, Le Locle
Maquette: Atelier Diaphane, La Chaux-de-Fonds